

MICHEL LAYAZ

---

LA JOYEUSE COMPLAINTE  
DE L'IDIOT



EDITIONS  
**ZOE**

Extrait de la publication

LA JOYEUSE COMPLAINTÉ  
DE L'IDIOT

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS L'ÂGE D'HOMME

*Quartier Terre*, 1993

*Le Café du professeur*, 1995

*Ci-gisent*, 1998

AUX ÉDITIONS ZOÉ

*Les Légataires*, 2001

*Les Larmes de ma mère*, 2003

MICHEL LAYAZ

LA JOYEUSE COMPLAINTÉ  
DE L'IDIOT

EDITIONS  
**ZOE**

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines  
CH-1227 Carouge-Genève, 2004  
[www.editionszoe.ch](http://www.editionszoe.ch)  
Maquette de couverture : Evelyne Decroux  
Illustration : Urs Lüthi, *Happy Couple II*, 1980  
ISBN : 2-88182-501-X

Madame Vivianne hurle fort pour dire que son prénom s'écrit avec deux « n » et pas un seul « n ». Généralement, je n'aime pas les gens qui hurlent, ni ceux qui ne chantent jamais. Si elle ne le hurle pas, Madame Vivianne le dit alors, par exemple au téléphone, par exemple à une personne qui pourrait lui avancer de l'argent, pas de l'argent directement pour elle, mais de l'argent pour *La Demeure*, pour l'entretien de *La Demeure*, elle dit deux « n » pas un « n ». Elle le dit d'une voix agacée. Madame Vivianne s'irrite vite avec l'histoire du double « n ».

Achille aussi avait son talon.

Je ne réfléchis jamais à mon talon.

Je peux passer des semaines et des mois sans savoir que je possède deux talons. Il faut au moins une chatouille, un picotement, ou alors une écharde, l'aiguillon d'une guêpe, le feu d'une braise. On se promène pieds nus et soudain une douleur se concentre sur le talon, le corps se

réduit à un talon, toutes les pensées galopent au talon. On devient talon!... Si on y réfléchit bien, un talon n'est pas grand-chose. Sauf dans le cas d'Achille. Lui avait une bonne raison de s'en préoccuper. Mais il n'y a qu'un Achille. Achille l'unique. Achille hors comparaison. Achille le mal trempé. Peut-être que Madame Vivianne elle aussi a une bonne raison avec ses deux « n ».

Dès mon installation à *La Demeure*, pour essayer de me faire apprécier de Madame Vivianne, présidente-directrice générale de *La Demeure*, c'est-à-dire pour que mon séjour soit comme un paysage serein, et non un paysage avec du brouillard, de la pluie ou des flammes qui noircissent tout, je disais : Bonjour Madame Vivianne avec deux « n ». Bien dormi Madame Vivianne avec deux « n » ? Belle journée à vous Madame Vivianne avec deux « n ». Je voulais signaler à Madame Vivianne, présidente-directrice générale de *La Demeure*, que j'avais compris, qu'il ne fallait plus hurler, qu'avec les cris elle n'arriverait à rien, qu'il fallait peut-être écrire en rouge les deux « n » quand elle envoyait des lettres, ou alors les mettre en majuscules, les souligner, les entourer, bâtir autour de ces deux « n » une fortification qui menacerait tous ceux qui ne la respecteraient pas, et quand elle parlait, il suffisait de traîner longuement sur les deux « n » comme s'il y en avait quatre, ou cinq, ou dix. On peut trouver des moyens pacifiques pour que les gens cessent une bonne fois de se tromper avec

cette histoire des deux « n ». Mes désirs d'aider notre présidente-directrice générale étaient aussi vastes que le parc qui entoure *La Demeure*. Par-dessus tout, j'aime regarder les deux grands arbres aux feuilles rouges, deux arbres aussi hauts que ceux du campanile de Florence, plus hauts peut-être, mais sur le campanile de Florence je suis monté, jusqu'au sommet, alors que sur les arbres, quand j'ai essayé de grimper, je me suis aussitôt fait rattraper par Monsieur Hadrien, le concierge-jardinier, ou le jardinier-concierge, de *La Demeure*, un petit homme gros mais agile, baraqué, avec des doigts durs comme du fer qui se plantent dans votre nuque et rendent toute tentative de fuite inutile. C'est ainsi, accroché aux doigts-tenailles de Monsieur Hadrien, que je suis arrivé dans le bureau de Madame Vivianne. Se mettre au garde-à-vous ou s'accroupir?... Demander pardon ou se taire?... Résister ou se replier?... Les grands généraux, j'aurais bien voulu les voir en face de Madame Vivianne assise dans son impressionnant fauteuil en cuir jaune. Et sans que je sache pourquoi, alors que j'étais là, dans cette zone d'indécision, ma voix commence à parler toute seule, ma voix s'en va sans que je puisse la retenir, comme un bataillon incontrôlable, un ballon insaisissable, ma voix me fuit: Excusez-moi, Madame Vivianne avec deux « n », mais les arbres offrent leurs branches aux enfants (et aux autres aussi), les arbres aiment sentir le corps des enfants (et des



autres aussi), les corps contre leurs troncs, les peaux sur leurs écorces, les doigts et les chevelures dans leurs feuilles, je pensais qu'on encouragerait cette activité en raison de la dépense physique qu'elle représente et du plaisir qu'elle procure. L'entretien physique des pensionnaires soucie la direction de l'établissement, c'est ce que dit la page trois de la brochure qui en compte cinq, la brochure qui explique les prestations de *La Demeure*, la brochure qui vante la qualité des soins qu'on dispense à *La Demeure*. Et ma voix qui continue de la sorte... Hors contrôle, sans stratégie, comme une forcenée polissonne, une horde forcée. J'aurais dû comprendre plus vite. À cause des ronchonnements et des grimaces, à cause des ongles qui se rongeaient et des narines qui reniflaient. J'aurais dû comprendre que Madame Vivianne interprétait mal mes Madame Vivianne avec deux « n », qu'elle les entendait comme des moqueries, des pointes, des provocations venues d'un pensionnaire qui se serait prétendu plus malin que les autres. C'est la seule explication au fait qu'elle se soit énervée. Énervée violemment. Et pour ne pas cacher la vérité, au fait qu'elle m'ait insulté, insulté en criant, avec la lèvre inférieure très en avant – ce qui fait qu'on voyait l'intérieur de cette lèvre inférieure –, et cet intérieur n'était pas rose comme il aurait dû l'être, comme j'imaginai qu'il devait être, mais grenat, un grenat qui la trahissait déjà, et je restais anéanti par tout ce gre-

nat, par ces grenades verbales, deux choses auxquelles je ne m'étais pas attendu puisque je pensais que Madame Vivianne apprécierait mes attentions langagières. Silence!... Espèce d'âne avec un « n » (elle l'a répété au moins cinq fois) !... Loin de ma vue!... Disparais avant que je ne t'étales pour de bon, ne t'étouffe, ne t'entortille les entrailles, ne te fouette, ne te fricasse!... Voilà ce qui est sorti de la bouche de Madame Vivianne qui, mieux encore qu'Achille, sait cacher ses sentiments. J'ai disparu. Il ne faudrait pourtant pas se méprendre ou méjuger: d'ordinaire, Madame Vivianne n'insulte personne, pas même le plus idiot des pensionnaires, pas même le plus contre-indiqué aux principes de *La Demeure*. Mais là, l'insulte a jailli, et peut-être bien que Madame Vivianne se serait étouffée si l'insulte n'avait pu jaillir. C'est le mécanisme de sécurité à l'intérieur de la boîte crânienne de Madame Vivianne qui a déclenché la série des ânes avec un « n ». À quoi bon le nier, mes affaires avec Madame Vivianne n'ont pas très bien commencé, plutôt avec de la pluie, du brouillard et des flots de flammes qui noircissent tout.

Dans la chambre où j'habite qui est une vraie chambre, et pas du tout une chambrette où on ne peut pas tendre les jambes alors qu'on est assis sur le côté du lit, dans la chambre où j'exécute, aussitôt levé, quelques exercices de gymnastique – mon favori consiste à dresser les jambes le plus haut possible en l'air et à pédaler, d'abord comme si on traversait une plaine (étape de plaine), puis comme s'il fallait escalader un col de montagne (étape de montagne), avant de descendre de l'autre côté à toute vitesse –, j'ai le droit d'épingler sur les murs autant d'images que je le souhaite pour autant que les images soient respectables, ce qui signifie images sans femmes trop nues, images sans femmes avec des seins qui donnent le vertige, images sans scènes de guerre, images sans armes et sans violence, images sans slogan qui, quelle que soit l'intelligence du slogan, finirait fatalement par épaissir l'intelligence des pensionnaires. Comme

je faisais remarquer à Madame Vivianne qu'il n'est pas simple de s'entendre sur le mot « violence », elle m'a parlé de mouvement perpétuel et de circuit fermé, ce qui signifiait qu'il n'était pas plus simple de s'entendre sur d'autres mots, aussi simples eussent-ils pu paraître.

Au fond de ma chambre, sur la droite, il y a une douche et une toilette que je ne peux pas fermer à clé puisqu'il n'y a pas de clé dans la serrure. N'importe quel être distrait, ou farceur, ou malintentionné, pourrait surgir au moment même où l'on souhaite plus que tout protéger son intimité des regards et des oreilles. L'indésirable personne pourrait se mettre à ricaner, ou à grimacer de la plus indélicate des manières, ou pis encore, à formuler des compliments sans limite qui ne conviendraient pas mieux à de vraies princesses orientales tant les vers les plus fins n'apparaissent à leurs pieds mignons que grossiers grouillements. Admettons que je porte en moi une vision des princesses orientales possiblement désuètes à cause peut-être des vieilles revues féminines friandes d'exotisme qu'avidement je lisais en un âge plus tendre et moins dur. Mais à coup sûr ces élans me mènent parfois jusqu'aux larmes, et les larmes nettoient l'esprit aussi bien que l'une de ces randonnées alpines qu'à *La Demeure* on nous prescrit deux fois l'an.

Ici, nulle restriction sur l'hygiène.

La douche, je peux la prendre tous les soirs si le corps m'en dit.

J'aime rester sous l'eau, tête baissée, à regarder mes pieds et mes orteils qui bougent. Le spectacle des orteils qui bougent tient une place d'honneur dans le catalogue de mes plaisirs. Qu'il est bon de se laver!... Qu'il est doux ce moment d'éternité où les parfums mousseux enchantent les membres!... Je regarde le pommeau de la douche briller comme s'il était neuf. Quand on le tient en main, on se sent fort de conquêtes, l'âme d'un d'Artagnan à qui les dieux ont légué la terre, on pourrait embrasser toutes les Vénus sans risquer une éraflure, défier les empereurs et collectionner les hauts faits, on pourrait partir chasser les éléphants ou les rhinocéros, on pourrait cambrioler les banques les plus gavées d'or et inventer les plus folles devises. Le pommeau me semble très moderne, très pratique aussi puisqu'il n'a pas une seule position, comme un simple pommeau traditionnel, mais deux positions: le jet que j'ai baptisé simplement le «jet-jet», position une, ou alors le jet plus délicat que j'ai baptisé le «jet-arrosoir», position deux, celui à vrai dire que j'utilise le plus fréquemment, sauf quand il s'agit de se laver les aisselles, ou le derrière, là où le «jet-jet», position une, se montre plus adapté, fiable et sans failles. Mais la douche n'est pas tout. À chaque plaisir son revers. Une fois tous les quinze jours, il y a le bain. Il faut descendre au deuxième étage de *La Demeure* et pousser la porte métallique qui grince comme si on déboulonnait la tour Eiffel dans votre tympan. La baignoire est posée au milieu d'une

grande pièce dont trois des murs sont bordés par d'anciennes cabines de douche qui maintenant n'ont plus aucune utilité. Pour demeurer seul dans la pièce à la baignoire, je ne montre pas la peur ni le dégoût qui me serrent l'âme. Pleurer, crier, faire du foin, se saigner les lèvres, grimacer, équivaldrait à devoir supporter Monsieur Bertrand pendant le moment du bain. Monsieur Bertrand est le surveillant unique et général de *La Demeure*. On peut le croiser n'importe où : en haut d'un escalier, au réfectoire, à l'entrée de votre chambre, dans un couloir, dehors, il est toujours là, immobile comme une borne, et je me demande encore si Monsieur Bertrand n'a pas un ou deux frères jumeaux tant il semble capable de se multiplier, d'apparaître là où on l'attend le moins. Les réfractaires au bain, c'est Monsieur Bertrand qui les assiste. Incorruptible à sa tâche, il reste les bras croisés, le torse bombé, fixe devant vous, le corps fixe, les yeux fixes, les idées fixes, à vous surveiller de son œil de surveillant unique et général, mais prêt – s'il juge votre bain peu productif – à décroiser les bras et à croiser le fer, c'est-à-dire à vous plonger la tête quarante-cinq secondes sous l'eau et à vous brosser de face et de dos afin que tout soit impeccable. Si, d'un certain côté, la présence de Monsieur Bertrand rassure, mieux vaut être seul et arriver guilleret devant la porte qui grince.

Tous les quinze jours en début de soirée, le mardi soir, je reste une douzaine de minutes dans

l'eau du bain. Je me savonne au savon de Marseille posé sur le rebord de la baignoire et j'essaie de me contenter de la situation présente, ce qui n'est pas facile, à cause des cris qui sortent des douches, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de cris – la pièce est vide –, mais il y a la mémoire des cris. L'un ou l'autre, c'est pareil. Je les entends et je souffre. Je dois concentrer mes forces pour me débarrasser des cris. Dans la salle à la baignoire, les murs et le plafond sont de la même couleur : vert pâle. À beaucoup d'endroits la peinture s'est craquelée, le plâtre s'est fendu, et pour ne plus entendre les cris, j'essaie de cacher mon âme dans les lézardes du mur. Il n'est pas facile d'aller calfeutrer son âme au fond des lézardes. L'air manque vite. On ne sait pas combien de temps on résistera. Mais je préfère la cachette aux cris.

Il y a une cinquantaine d'années, les détenus de l'établissement prenaient ici, tous ensemble, une douche, et s'ils refusaient la règle d'hygiène, des gardiens, habillés de vestes et de pantalons en toile cirée, les frappaient avec des cravaches ou de simples bouts de bois. Je le sais. Je l'ai vu. Des gardiens à côté desquels Monsieur Bertrand est un ange. Et souvent du sang coulait sur le carrelage du sol, un sol vert lui aussi, mais d'un vert plus foncé, et le sang sur ce vert foncé disparaissait à la fin, une fois que tout le monde était sorti et qu'un des gardiens nettoyait la salle à l'aide d'un jet dont la puissance et l'efficacité n'avaient rien de compa-

rable avec le «jet-jet», position une, du pommeau de ma douche.

De cela, je n'ai pas parlé à Madame Vivianne.

On dirait que je suis fou, que j'invente des histoires, on me mettrait à la longue consultation, celle qui se termine par le questionnaire, et j'aurais peut-être droit aux médicaments à capsules jaunes, ceux que je ne prends plus depuis longtemps et que Docteur Félix rechigne toujours à prescrire.

Je déteste la salle à la baignoire.

Je peux entendre distinctement ce qui s'y passait: les coups, les pleurs, les résignations, les violences. Avant, à *La Demeure*, il n'y avait pas de jeunes garçons, ou de jeunes hommes, comme nous maintenant, on y gardait ceux qui avaient été jugés *individus dangereux*, ou *détraqués profonds*, ou *malades capables des pires sévices*, ou tout cela en même temps. Personne ne parle de ce passé, mais moi je l'entends. La douche, les cris, les tortures, j'entends tout. J'essaie de me protéger, mais malgré les précautions, malgré mon âme repliée au fond des lézardes, les cris sortent des cabines des douches, du carrelage, du plafond, des toilettes, et le vide de la salle les grossit. Une fois tous les quinze jours, le mardi en fin de journée, je descends au deuxième étage sans rien montrer de ma peur et de mon humeur. Et pendant une douzaine de minutes, je prends un bain qui n'a rien de reposant.



*La Joyeuse Complainte de l'idiot* est le récit d'un internat peu ordinaire où vivent des adolescents encore moins ordinaires. En effet, La Demeure accueille de jeunes garçons dont l'intelligence décalée n'a pu s'accommoder du monde environnant. Racontée par l'un de ses membres, cette communauté tire force et originalité de son impérieuse présidente-directrice générale, Madame Vivianne.

«Il ne faut pas croire que les gens qui vivent à La Demeure sont des demeurés, ou des prisonniers, ou des délinquants, ou des fous, ou des brigands, ou de la mauvaise graine, ils sont seulement un peu de tout cela, et il serait vain de les réduire à quelques tours de passe-formules.

Il y a en nous des splendeurs qu'il faut peut-être aller chercher, des splendeurs enfouies sous des couches de désarroi, de tourments, de méchancetés, de désespoir, d'obstination, d'errances, de mauvaises routes, de mauvais choix, autant de dérives qui ne sauraient effacer la bonne pâte qui existe derrière tout cela et qui ne demande qu'à être pétrie.»

MICHEL LAYAZ vit à Lausanne et à Paris. Aujourd'hui, il est considéré en Suisse comme un des romanciers les plus importants de sa génération. Après le succès des *Larmes de ma mère*, ce nouveau roman est une preuve de la singularité et de la clarté de sa voix.



Extrait de la publication



EDITIONS ZOE